

te crois grand : vois néanmoins jusqu'où il faut que je m'abaisse pour me rapprocher de toi ! Tu es fier de ta raison, et tes penchans t'assimilent tellement à la brute, que, voulant me rendre semblable à toi, c'est dans la demeure de vils animaux que je viens naître ; c'est pour te faire comprendre dans quelle boue tu as éteint le rayon divin qui brillait en toi, que je descends dans le fumier de cette étable. Tu te glorifies de ta science et de ta sagesse ; et parce qu'il n'y a en toi qu'ignorance et que folie, il faut que la sagesse éternelle, se revêtant de ta nature, paraisse sous les traits de l'enfance muette et stupide. Tu parles de ta puissance et de ta force ; connais enfin toute ta faiblesse, en voyant à quel excès d'infirmité la toute-puissance elle-même se réduit en s'unissant à toi. Malheureux esclave des passions, tu te crois libre, et mes membres ne sont liés de ces langes que pour représenter les indignes liens dans lesquels ton âme est captive. O homme ! tu es avide de gloire : apprends de mes ignominies qu'elle ne t'appartient plus, et que tu dois cesser d'y prétendre ; ou plutôt, apprends à laisser un vain fantôme de gloire qui t'abuse, pour chercher la gloire véritable, dont je viens te tracer la route. Après avoir eu l'ambition insensée de t'égalier à Dieu par l'orgueil, conçois le désir plus juste de t'approcher de lui par l'humilité. En s'abaissant à l'excès, il est descendu jusqu'à ta misère ; en reconnaissant ta bassesse et embrassant ses opprobres, tu peux t'élever jusqu'à sa grandeur. C'est ainsi que la crèche instruit l'homme superbe, non-seulement à s'humilier, mais à estimer et chérir l'humiliation même, ce que nulle autre instruction n'aurait pu faire.

Considérons maintenant les leçons que la même crèche donne au voluptueux. La volupté est la reine et la divinité du monde. Tout s'y empresse et s'y agite pour elle. L'homme veut à tout prix le plaisir ; il le demande à toutes les créatures ; il le cherche par toutes les voies ; il lui immole tous les jours la cons-

science, et lui sacrifie souvent son repos, son honneur, et jusqu'à sa vie. Il l'envisage, dans son aveuglement, comme le bien suprême. Mais s'il vient à être éclairé des lumières de la foi, s'il s'arrête à contempler la crèche du divin Enfant, pourra-t-il ne pas se dire à lui-même : Voilà mon Sauveur, mon modèle, mon maître et mon Dieu : il naît dans la douleur, et je prétendrais n'exister que pour le plaisir ? Il est couché sur la paille d'une étable, et je ne pourrais reposer que sur le duvet de la mollesse ! Il est couvert de misérables langes, et je ne voudrais être revêtu que d'habits délicats et somptueux ! Sa chair innocente est exposée, presque sans défense, au froid piquant du plus rigoureux hiver, et ma chair criminelle ne consentirait à rien souffrir ! Ah ! si les délices de la vie étaient aussi compatibles avec la vertu que je tâchais de me le persuader, pourquoi le Dieu fait homme n'en voudrait-il connaître que les privations et les peines ? Il est donc vrai que la volupté est un poison funeste, puisqu'il la repousse loin de lui dès sa naissance, et que la mortification des sens est le remède salutaire de nos âmes ; puisque, pour nous donner l'exemple, il commence à la pratiquer en commençant à vivre. Tu te trompes donc, ô monde ! quand tu dis qu'il y a un temps pour jouir, et que les premières années du moins doivent se passer dans la joie et les plaisirs ; puisque le Sauveur n'a point connu ce partage, et que les prémices comme la fin de ses jours ont été consacrés à la pénitence et aux larmes. Voilà ce qu'inspire la seule vue du berceau de Jésus-Christ, et que n'inspireront jamais tous les subtils raisonnemens, ni toutes les éloquents déclamations de la philosophie humaine.

Mais ce spectacle si puissant contre l'orgueil et la volupté, le sera-t-il moins contre l'avarice, cette troisième source des malheurs et des crimes des hommes ? Eh ! comment ne pas voir dans tous ces signes de pauvreté et d'indigence, qui environnent le Sauveur naissant, la condamnation la plus authentique



et une sorte de réprobation des richesses? Quand le Dieu à qui toutes choses appartiennent, descendant sur la terre pour vivre au milieu de nous, préfère le dénuement le plus absolu et la plus extrême misère à tout l'éclat de l'opulence et de la fortune, qui n'en conclura que les biens qu'il dédaigne et qu'il rejette ne sont donc pas les vrais biens, et que tous nos trésors de boue ne sont dignes que de mépris? quel discours le pourrait persuader aussi efficacement qu'un tel exemple? Et lorsque dans la suite le même Dieu prononcera cette admirable maxime: Bienheureux les pauvres! lorsqu'il ajoutera cette terrible menace: Malheur à vous, riche! qu'enseignera-t-il que n'ait déjà enseigné aussi clairement sa naissance; que n'aient déjà proclamé aussi hautement l'étable, la crèche et les langes? *Hoc prædicat stabulum, hoc clamat præsepe, hoc panni evangelizant.* (S. Bern.) Si donc vous nous demandez, ô sage mondain! ce que signifie, autour d'un enfant que l'univers adore, ce triste et rebutant appareil d'humiliation, de souffrance et de pauvreté, nous vous répondrons qu'il est la plus grande et la plus importante leçon qui jamais ait été donnée au genre humain, qu'il est lui seul la réfutation de toutes nos erreurs et le remède de tous nos désordres. Si ensuite vous nous demandez quels fruits il a produits, nous vous montrerons dans le christianisme, et surtout dans les premiers âges du christianisme, lorsqu'on voyait encore à Bethléem les traces toutes récentes, et qu'on y recevait, pour ainsi dire, les impressions encore toutes vives de ce mystère, une multitude innombrable d'hommes désabusés de toutes les illusions du monde, affranchis de tous les penchans de la nature, embrassant une philosophie toute céleste, en menant sur la terre une vie digne des anges. Nous vous montrerons des grands du siècle, non-seulement exempts d'ambition et d'orgueil au sein de la grandeur, mais, ce qui est bien plus surprenant, humiliés de leur grandeur même, trop peu conforme à l'ab-

jection du Sauveur, se dépouillant de la pourpre, et déposant des couronnes pour aller, loin de leurs palais et dans le fond des grottes sauvages, imiter les abaissemens du Dieu anéanti. Nous vous montrerons des voluptueux renonçant à tous les plaisirs des sens, et mettant leur bonheur à crucifier cette même chair dont ils avaient été long-temps idolâtres; des solitaires et des vierges, étonnant le désert par l'austérité de leurs vertus; des âmes, qui semblent avoir oublié qu'elles sont unies à des corps mortels. Nous vous montrerons des indigens heureux de leur indigence, et l'estimant plus que tout l'or de l'univers; des riches qui n'emploient leurs richesses que pour le soulagement de l'infortune, ou qui, plus généreux encore, les rejettent comme un fardeau, et achètent avec joie, au prix de tous leurs biens, le trésor plus précieux de la pauvreté de Jésus-Christ.

Méprisez donc, si vous le voulez, ô faux sage! la prétendue folie de la crèche, comme autrefois les Gentils réprouvés méprisèrent celle de la croix. Pour nous, nous adorerons cette sublime folie qui enseigna tout-à-coup à l'homme tant de vérités qu'il ignorait, le détrompa de tant d'erreurs aussi anciennes que le monde, et le corrigea de tant de vices qui lui étaient chers. Nous reconnaitrons un mystère de divine sagesse dans une folie apparente, qui fit en un moment ce que toute la sagesse humaine n'avait pu faire dans la durée des siècles, qui éclaira les esprits, changea les cœurs, vainquit la nature, peupla la terre de véritables sages supérieurs à toutes les passions, et devint le fondement d'une morale si pure, si élevée, qu'elle n'a pu évidemment nous venir que du ciel même. *Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est* (1).

Achevons, mes Frères, et montrons en peu de mots que cette naissance de Jésus-Christ, si humble et si abjecte, qui était, comme vous l'avez vu, la plus convenable à la grandeur et à la sagesse du Dieu-

(1) I. Cor. II, 7.



Homme, était encore la plus digne de sa bonté : c'est le sujet de la troisième et dernière partie.

TROISIÈME POINT.

C'était surtout la miséricorde et l'amour qui avaient appelé du haut du ciel le Verbe de Dieu sur la terre. Il devait donc y faire son entrée de la manière et en l'état qui manifestait le mieux sa bonté pour les hommes. Or, je dis que c'est précisément ce qu'il a fait par son humble naissance à Bethléem.

Car, premièrement, quoi de plus conforme à sa bonté, que de naître d'une mère mortelle et dans l'état de l'enfance ? Il semblerait peut-être, à consulter les idées humaines, qu'il eût été plus digne du Verbe incarné, de recevoir un corps immédiatement formé des mains de Dieu, comme celui du premier Adam, et de venir au monde, comme lui, dans l'état d'homme parfait. Mais si telle eût été sa naissance, il n'aurait point contracté d'union intime et indissoluble avec notre nature ; il nous aurait été semblable, il est vrai, mais il serait demeuré étranger à notre sang et à notre race ; et nous n'aurions pu qu'improprement nous dire ses cohéritiers et ses frères : au lieu que recevant le jour d'une fille d'Adam, il a voulu être, ô prodige d'amour ! l'os de nos os, et la chair de notre chair (1). Il a voulu s'incorporer avec nous, appartenir véritablement à la famille du genre humain, et entrer dans notre filiation terrestre, afin de nous mieux communiquer les droits de sa filiation divine. Pouvait-il porter plus loin la bonté ? Aussi aimait-il à se nommer lui-même, non simplement homme, mais, par une expression bien plus touchante, le Fils de l'homme, nous marquant par là qu'il reconnaissait nos pères pour les siens, et que son origine selon la chair se confondait avec la nôtre. C'est ce qui charmait le prophète, et lui faisait dire avec tant de joie et d'attendrissement : Un fils nous est donné, *Filius datus est nobis*, parce que sa

(1) Gen. 22, 23.

génération humaine faisait de ce précieux rejeton comme le fruit de nos propres entrailles.

Le ravissement du prophète redoublait en considérant cet adorable Rédempteur sous les humbles et aimables traits de l'enfance au berceau, et il s'écriait : Un petit enfant nous est né, *Parvulus natus est nobis*. O le doux spectacle en effet ! qui ne serait ému jusqu'aux larmes, en voyant la Divinité si grande, si redoutable par elle-même, réduite par l'amour à ce qu'il y a de plus petit et de plus infirme dans l'humanité ? O divin Fils de Marie ! dois-je m'étonner que le cœur d'un saint Bernard se fondît de tendresse, lorsque, pour le récompenser de tous ses sacrifices et de tous ses travaux, vous daignâtes, dans la solennité d'une de ces nuits où l'Eglise célèbre votre Nativité, vous montrer sensiblement à ses yeux, tel que vous virent les bergers de Bethléem, revêtu des charmes innocens et des grâces naïves du premier âge ; que mettant le comble à vos faveurs, vous vîntes, ô le plus beau des enfans des hommes, vous placer dans ses bras, comme autrefois dans ceux de votre mère ; et que le saint solitaire, enivré d'ineffables délices, ne se possédant plus, et cherchant des expressions nouvelles pour épancher son allégresse et son amour, osait changer les paroles du psalmiste, et au lieu de dire avec lui : Le Seigneur est grand, il est digne d'être loué sans fin, *Magnus Dominus et laudabilis nimis*, disait dans son heureux délire : Le Seigneur est petit, il est digne d'être aimé sans mesure, *Parvus Dominus et amabilis nimis* ? Et nous, nous serions assez insensés pour vouloir, qu'au lieu d'une forme si touchante, il en eût pris, pour paraître au milieu de nous, une plus imposante et plus majestueuse ? Hé quoi ! venait-il donc pour nous éblouir et pour nous effrayer, et non pour nous attirer et nous sauver ? Ne venait-il pas pour répandre des bénédictions sur tous les âges de la vie, aussi bien que sur tous les peuples de la terre ? et eût-il convenu à sa bonté, de dédaigner l'âge le plus ten-



dre, le plus faible et le plus innocent? Il fallait que, pour sanctifier l'enfance, il s'unît à elle et en partageât les infirmités. Oh! combien d'enfans ont dû à cet excès de condescendance leur salut et leur bonheur; depuis ceux qui, martyrs avant de se connaître, tombent à Bethléem sous le fer d'Hérode, jusqu'à ceux qui, tous les jours, purifiés par le baptême, passent du sein de leur mère au tombeau, et du tombeau à une gloire immortelle!

Mais la bonté du Dieu-Homme lui prescrivait en second lieu de naître dans la pauvreté et la souffrance; il le devait à sa qualité de consolateur universel des affligés. Les prophètes l'avaient annoncé comme celui qui devait guérir toutes les plaies de nos cœurs, essayer toutes les larmes, ouvrir son sein à tous les infortunés: *Misit me... ut consolarer omnes lugentes* (1). Or, est-on bien propre à adoucir les peines auxquelles on demeure étranger? est-ce auprès des grands et des heureux du siècle, que les petits et les malheureux vont chercher l'oubli de leurs maux? Pour calmer efficacement les douleurs, ne faut-il pas les partager et les éprouver soi-même? C'est ce que pensait l'apôtre saint Paul. Aussi disait-il, en parlant du Sauveur: Nous n'avons pas un pontife qui ne puisse point compatir à nos misères, ou qui les ignore; de tous nos maux, il n'en est aucun qu'il n'ait connu par sa propre expérience, excepté seulement le péché qu'il ne pouvait commettre: *Tentatum per omnia, pro similitudine, absque peccato* (2). Il avait donc le droit, ce charitable pontife, d'appeler à lui tous les malheureux, et de leur dire: Venez, vous tous qui êtes surchargés de peines et d'ennuis, et je vous soulagerai du poids qui vous accable: *Et ego reficiam vos* (3). Ce droit, il commence à l'acquérir en naissant dans la douleur. Venez donc à sa crèche, âmes affligées et désolées; venez-y, in-

(1) Isa. LXI, 2.

(2) Heb. IV, 15.

(3) Matth. XI, 28.

fortunés de toutes les classes; c'est à vous d'entourer son berceau. Venez, vous qui êtes rebutés et dédaignés du monde, à ce Dieu qui, repoussé de toutes les maisons de Bethléem, ne trouve d'autre asile sur la terre qu'une étable; venez, vous qui n'avez peut être ni un lit pour étendre vos membres fatigués, ni un vêtement pour vous garantir de l'inclémence de l'air, à ce Dieu couché sur la paille, et si mal garanti par quelques langes du souffle piquant de l'hiver; venez, vous qui souffrez les douleurs aiguës de la maladie ou de quelques plaies cruelles, à ce Dieu dont le sang va jaillir sous le couteau de la circoncision; venez, vous qui avez été long-temps persécutés et proscrits, à ce Dieu qui, à peine né, est obligé de fuir dans une région étrangère et lointaine, pour se dérober au glaive d'un tyran barbare; venez, en un mot, vous tous qui pleurez; accourez aux pieds d'un Dieu qui pleure. Si les ris et les plaisirs environnaient son berceau, votre présence lui serait importune, et vous n'auriez de sa part aucune consolation à attendre. Mais ses soupirs et ses gémissemens vous invitent; ses souffrances vous sont un gage certain de sa tendresse, et vous trouverez l'adoucissement de toutes vos peines auprès d'un Dieu qui les partage. Or, remarquez, mes Frères, que parlant ainsi à tous les affligés, je parle sans exception à tous les hommes; car tour-à-tour nous éprouvons tous les chagrins cuisans et les cruelles amertumes de la vie; nulle condition n'en est exempte, nulle industrie ne peut s'en affranchir; le genre humain tout entier n'est qu'un grand infortuné, qui expie sur la terre ses crimes par ses malheurs. Celui donc qui naissait pour soulager tant de maux et les guérir, ne devait pas naître dans la joie et l'abondance, mais dans l'indigence et les larmes.

Enfin, la dernière obligation que lui imposait sa bonté, c'était de naître, non dans la gloire, mais dans les opprobres. Pourquoi? pour l'encouragement des âmes pusillanimes, et surtout des pécheurs



touchés du désir de leur conversion. J'achève en deux mots. La majesté de Dieu, mes Frères, est imposante et terrible; sa sainteté nous étonne, sa justice nous effraie, sa grandeur nous accable; pour peu donc que le Dieu fait homme eût voulu, si je puis parler ainsi, soutenir ses droits et sa dignité naturelle par des apparences qui y répondissent, nul mortel n'eût osé l'approcher; loin de nous réfugier dans son sein, nous eussions fui sa présence, et, comme les Israélites au pied du mont Sinaï, nous eussions craint de tourner vers lui nos regards, de peur qu'une mort soudaine ne fût le châtement de notre témérité. Cependant il était le véritable Emmanuel; il voulait vivre familièrement avec nous, habiter dans des temples construits de nos mains, y recevoir à toute heure nos hommages, nous y admettre à sa table, et y devenir lui-même la nourriture et la vie de nos âmes. Mais pour que nous ne fussions pas épouvantés de pareilles faveurs, il fallait qu'il nous rassurât par l'excès de ses abaissemens, et, s'il est permis de le dire, qu'il descendît si bas, que nous ne pussions plus croire qu'il nous dédaigne. O pécheur converti, et pénétré d'un juste sentiment de votre indignité! c'est vous surtout qui entendez ce que je dis. Poursuivi par le triste souvenir de vos désordres passés, du déplorable abus que vous avez fait de votre raison, de votre cœur et de vos membres, combien de fois avez-vous frémi à la seule proposition d'approcher de l'autel saint! En vain aviez-vous effacé vos péchés par vos larmes; en vain en aviez-vous reçu le pardon par le ministère du prêtre: la pensée toujours présente de vos anciennes souillures, vous faisait envisager votre cœur comme un lieu plein de fange et d'infection, où vous ne pouviez recevoir, sans profanation, la chair virginale de Jésus-Christ. Oh! que vous aviez besoin alors qu'on vous rappelât cette étable, cette société de vils animaux, cette paille grossière, cette ignominieuse crèche, dont n'avait pas eu horreur celui qui demandait

à s'unir à vous. C'étaient ces images si rebutantes aux yeux de l'aveugle mondain, si consolantes pour le vrai pénitent, qui relevaient votre courage, et changeaient la servile terreur qui glaçait votre âme, en une salutaire crainte tempérée par la confiance et l'amour.

O Sauveur adorable! qui êtes la bonté et l'humanité de Dieu incarnées et rendues visibles sous une forme mortelle: *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei* (1)! Que tous les hommes viennent donc aujourd'hui se prosterner au pied de votre humble berceau; que tous contemplent, avec respect et attendrissement, un mystère aussi touchant que profond et sublime. Que les grands et les superbes viennent abaisser leur orgueil devant la grandeur toute divine qui perce à travers tant d'humiliations. Que les savans et les prudens du siècle viennent abjurer leur vaine science, et qu'ils adorent la sage et admirable folie de l'enfance d'un Dieu. Que les cœurs affligés et les âmes pénitentes viennent, en mêlant leurs larmes aux vôtres, puiser de solides consolations dans vos douleurs. Enfin, que courant tous à Bethléem sur les traces des heureux bergers qui, les premiers, vous rendirent leurs hommages, nous revenions comme eux pleins d'une sainte joie, pénétrés d'amour et de reconnaissance, et que nous consacrons désormais notre vie entière à vous glorifier et à vous servir, afin de pouvoir, après la mort, vous louer éternellement dans votre royaume. Ainsi soit-il.

(1) Tit. III, 4.